

condamné, mère ; la pauvre Cécile deviendra la femme de Marc, et moi, je mourrai de chagrin.

—Mais comment peut tu parler ainsi ? Attends du moins, pour te désespérer, que tu connaisses le résultat des efforts de ton père.

—Inutile, mère, gémit Urbain. Au premier mot de mon père, la mère Roosens repoussera impitoyablement ses propositions.

—Tu te trompes sans doute, mon enfant. Depuis une heure ton père est au moulin. C'est signe que la chose est fortement débattue des deux côtés... Et peut-être qu'à la fin, tout est possible, n'est-ce pas ?

—Que voulez-vous dire, mère ?

—Peut-être ton père, vaincu par mes prières et mes larmes, satisfera-t-il complètement au désir de la mère Roosens. Alors, j'en suis sûre, ton mariage avec Cécile serait célébré sans retard. Nous demeurerions avec toi. Je connais ton cœur, Urbain ; au fond il n'y aurait rien de changé.

—Oui, mère chérie, nous serions deux alors à vous aimer et à vous bénir. Et si, jusqu'à ce jour j'ai honoré mon père, si je lui ai obéi avec une entière soumission, que ne ferai-je pas alors ? un mot, un signe de lui serait un ordre pour moi, comme s'il venait de Dieu même. Ah ! j'accepterais le sacrifice parce que la nécessité m'y contraint ; mais je serais rongé de remords si jamais je pouvais oublier tout ce que mon père et vous avez fait pour le bonheur de votre enfant !

—Voilà ton père qui revient du moulin ! Je l'aperçois là-bas ! s'écria joyeusement la mère Couterman. Mais bientôt une expression d'anxiété assombrit son visage.

Urbain, qui avait couru à la fenêtre, regarda un instant tout tremblant d'inquiétude. Il n'en pouvait douter, l'affaire n'avait pas réussi, car son père semblait triste et ses gestes exprimaient un profond regret.

—Hélas ! hélas ! tout est perdu, mère ! s'écria le jeune homme. Cécile est condamnée.

—Malheureux enfant ! mon cœur se brise ! gémit la vieille femme les larmes aux yeux.

Le fermier approchait de la porte de sa demeure. C'était un homme d'environ soixante ans, sec et maigre, usé par le travail ; mais ses yeux étaient encore vifs ; et sa haute taille restait droite et ferme dans sa marche. Il y avait dans son attitude quelque chose qui inspirait le respect ; on devinait que son énergie morale devait suppléer à sa force physique.

Lorsqu'il entra dans sa maison, il était prêt à donner un libre cours à sa colère contre la femme Roosens. Mais il se contint en voyant pleurer sa femme et son fils.

Il s'assit sur le banc à côté d'Urbain et lui dit :

—Allons, un peu de courage, mon pauvre enfant. Ton sort est cruel, mais le temps guérit les blessures du cœur. Là où l'homme est impuissant, il doit se résigner, et se consoler en pensant que ce qui arrive est la volonté de Dieu.

—Le dernier espoir est donc perdu, mon père ? murmura le jeune homme tout abattu. Vous avez résisté aux exigences de la mère Roosens ? Cécile deviendra la femme de Marc ? J'en mourrai de chagrin.

—Mourir, mon fils ? Pour sûr ça fait bien du mal, de renoncer à l'espérance de toute sa vie : mais on n'en meurt pas.

—Ah ! mon père, croyez-moi, je ne pourrai la supporter : Cécile, la femme de Marc ! Et je verrai cela... tous les jours ! Mon Dieu ! savoir qu'elle est malheureuse, qu'elle succombe sous la brutalité d'un débauché sans âme ! la voir languir à petit feu, elle, l'amie de mon enfance, que vous me destiniez pour femme... Et je pourrais vivre avec un pareil poignard dans le cœur ?... Ah ! j'avais espéré en votre bonté, mon père... mais...

Le père Couterman jeta sur son fils un regard perçant : mais Urbain baissa les yeux, poussa un soupir et demeura muet.

—Je me trompe sans doute, dit le fermier en secouant la tête. J'ai fait tout ce qui était possible, et assurément tout ce qui était raisonnable. Pense donc, Urbain, j'ai offert à la mère Roosens de t'établir dans une ferme, de te donner tout mon bétail, mon cheval, et tout mon argent comptant ; mais cette femme est sans pitié.

—Mon père, mon père, si dans votre bonté infinie vous eussiez fait quelque chose de plus !... s'écria le jeune homme.

—Quelle chose de plus ? tu m'étonne. Que veux-tu dire ? Toi aussi, Urbain, tu pourrais souhaiter... ? Impossible ?

La mère Couterman, qui jusque-là n'avait fait que pleurer dans un coin de la pièce, accourut près de son mari, lui jeta les bras autour du cou et s'écria :

—Thomas, Thomas, laissez vous fléchir, ne restez pas impitoyable ! Ah ! comment pouvez-vous envisager si froidement la douleur de notre pauvre enfant ? Quel plaisir l'argent et les biens peuvent-ils nous procurer, lorsque pour les conserver nous aurons condamné notre fils unique au désespoir ? Cédez notre ferme à Urbain et à Cécile, puisque la mère Roosens l'exige. Nous demeurerons chez nos enfants, et ils nous aimeront d'autant plus que nous nous serons dépouillés de tout pour les rendre heureux !

(La suite au prochain numéro).